

Informatique & Bible, asbl - Belgique
Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique
Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69
cib@cibmaredsous.be



Interface n° e-106 Mars 2007

Bulletin of the International Organization for Septuagint and
Cognate Studies (IOSCS),
vol. 37 (2004); vol. 38 (2005); vol. 39 (2006).

Ces trois volumes sont arrivés coup sur coup, dans un court espace de temps, rattrapant ainsi le léger retard que ce Bulletin de l'IOSCS avait pris.

J'avais déjà signalé la contribution de Bob Kraft dans le volume 37 (2004) sur l'impact du travail du P. Barthélemy, o.p. pour toute la recherche sur la Septante, mais également pour la recherche biblique en général dans la seconde moitié du 20e siècle.

Il vaut la peine d'attirer également l'attention sur l'article de John W. Wevers, dans le volume 38 (2005), sous le titre: "The Dead Sea Scrolls and the Septuaginta (pp.1-24). Il y rappelle les principes de l'édition critique du Pentateuque de la LXX dans la collection de Göttingen. La conviction commune aujourd'hui établie et qui sert de base au travail critique, est qu'il y a eu 'une' version originelle de cette traduction du Pentateuque et qu'elle n'est pas le fruit de l'amalgame d'une série d'essais divers de traductions, plus ou moins bien ajustés les uns aux autres par la suite. Mais ce n'est pas le plus vieux manuscrit (ici le *Vaticanus*) qui donne nécessairement la plus ancienne image du texte originel de cette traduction. Il est bien plus important de percevoir que, derrière cette traduction, il y a eu un ou des traducteurs qui ont été des personnes réelles, différentes, avec, chacune, leurs caractéristiques personnelles comme traducteurs.

Une piste erronée serait d'appliquer au Pentateuque de la LXX des raisonnements du type de ceux que l'on fait pour la critique textuelle du Nouveau Testament (texte byzantin contre texte alexandrin), car, dans ce dernier cas il s'agit de créations en grec, alors, que pour la LXX, il s'agit de traductions.

Il est beaucoup plus important de comparer les phénomènes de traduction de la LXX avec d'autres phénomènes analogues dans le monde grec antique, comme l'a montré Sébastien Brock. En effet, le travail des auteurs de la traduction grecque des LXX est plus proche du travail de l'*interpretes*, orienté vers la source plutôt que vers le lecteur. Cet *interpretes* a tendance à sauter au-dessus des difficultés de traduction (au risque de créer un non-sens), il a pour unité le mot ou l'expression à traduire et non un large contexte, il se soucie plus du signifiant que du signifié, il s'attache à l'aspect formel des mots de la source jusqu'à transposer des structures grammaticales, il utilise des stéréotypes, des étymologies, des décalques syntaxiques. Cette priorité, dans la LXX, de l'*interpretes* sur l'*orator* (dont le rôle est plutôt de donner le 'sens' du texte traduit), ne se relâche un peu que pour les livres poétiques dont la valeur canonique est moindre au jugement des traducteurs qui ont alors moins de scrupule formel que pour le caractère 'sacré' reconnu au Pentateuque et voulu également pour sa traduction.

Dans ce sens, le principe d'un travail 'interlinéaire' des traducteurs de la LXX, tel que souligné par Albert Pietersma, notamment lors du colloque de l'AIBI à Stellenbosch, en 2000, étaye cette vision du travail des traducteurs de la LXX.

Très intéressante est la description que donne ensuite John Wevers (pp. 15ss) de son travail personnel, commencé en 1966 pour l'édition de la Genèse dans la collection de Göttingen: collation de tous les manuscrits grecs disponibles en photo, collation de vieilles traductions latines, coptes ou autres (avec nécessité, à chaque fois, d'apprendre la langue si on ne la connaissait pas à l'origine); plaisir de découvrir des témoins de l'époque qumrânienne, non révisés, comme les manuscrits grecs 848 et 957. Viennent ensuite les

découvertes de Qumrân qui font apparaître que le principe de 'révisions' d'une traduction grecque vient des Juifs de Palestine, et non d'Alexandrie où le texte de la LXX, tel que traduit, était considéré comme sacré (on peut le déduire de la Lettre d'Aristée, ou des écrits de Philon qui considèrent cette traduction comme inspirée par Dieu). Quant aux fragments de Qumrân pour le Pentateuque grec, il ne fallait pas s'attendre à trouver là des éléments originaux, puisque ces textes relevaient d'un groupe de Juifs palestiniens dont les textes sacrés étaient en hébreu et non en grec. Les découvertes de formes antérieures aux Massorètes pour le texte hébreu à Qumrân, sont de loin plus significatives surtout quand elles offrent des convergences avec le Pentateuque Samaritain et la Septante.

"Et tout cela, conclut Wevers, rend la vie du chercheur biblique sur la critique textuelle, bien plus intéressante que quand j'ai commencé mon travail!" On notera que le Professeur Wevers, aujourd'hui âgé de 88 ans, évoque, dans cette communication, ses premiers travaux de critique textuelle, commencés dans les années '50!

Le volume 39 (2006) du Bulletin de l'IOSCS donne principalement les contributions à une discussion sur "La Septante et les études de traduction descriptive (*Descriptive Translation Studies* ou *DTS*)". La Traduction Descriptive (ou DTS) tente de faire la différence entre la *production* d'une traduction et sa *réception* . Selon le texte de B. Wright, par exemple, la Lettre d'Aristée ne parle pas de la production du texte, mais de sa réception, c'est-à-dire : de la Septante comme référence religieuse ou culturelle pouvant se substituer à la Bible en hébreu – un 'statut' de traduction que les Targums, notamment, n'ont jamais atteint.

Fr. R.-F. Poswick

